



Danskernes Historie Online

Danske Slægtsforskeres Bibliotek

Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

Danskernes Historie Online er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

Støt Danskernes Historie Online - Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: <https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

Links

Slægtsforskeres Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>

Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

DERNIERS MOMENTS

D'UN

JEUNE HOMME

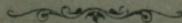
[*Frédéric Monod*]

$\frac{16}{10}$

MORT A L'AGE DE DIX-HUIT ANS

NOTICE ÉCRITE PAR SON PÈRE

[*Gustave Monod sen.*]



PARIS

TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET C^{ie}

RUE DES GRÈS, 11

—
1863

DERNIERS MOMENTS
D'UN JEUNE HOMME

MORT A L'AGE DE DIX-HUIT ANS

DERNIERS MOMENTS

D'UN

JEUNE HOMME

MORT A L'AGE DE DIX-HUIT ANS

NOTICE ÉCRITE PAR SON PÈRE



PARIS
TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET C^{ie}
RUE DES GRÈS, 11

—
4863

AVANT-PROPOS

Cette petite notice avait été primitivement écrite pour les jeunes gens de ma famille ; mais elle a été lue par plusieurs personnes étrangères sur lesquelles elle a paru faire une impression salutaire, et j'ai cru devoir céder au désir qui m'a été plusieurs fois manifesté, en faisant imprimer cet écrit afin de pouvoir le répandre plus facilement. Cette lecture peut être utile aux jeunes gens et aux parents : aux jeunes gens, en leur rappelant qu'eux aussi peuvent être frappés, et que s'ils ne sont pas, comme Frédéric, prêts à répondre à l'appel du Seigneur, leur fin sera profondément triste et laissera leur famille sans consolation ; aux parents, en leur montrant que si, à travers beaucoup de misères et de défaillances, ils s'efforcent de garder fidèlement le dépôt que Dieu leur a confié ; s'ils cherchent, avec l'aide du Seigneur, à élever leurs enfants, non pour le monde, mais pour Christ, ils pourront trouver, même dans la mort d'un fils bien-aimé, des motifs de consolation et de joie que le monde ne peut ni comprendre ni donner.

Parmi les paroles qu'a prononcées Frédéric sur son lit

de mort, il en est une qui m'a particulièrement impressionné et que je voudrais faire entendre à tous les parents : « Si tu ne m'avais pas donné des parents tels que les miens, qui m'ont fait connaître le salut, je pourrais dire en ce moment : Maudit soit mon père et maudite soit ma mère de m'avoir fermé l'accès auprès de mon Sauveur. »

La mère de Frédéric s'est sentie pressée, peu de jours après la mort de son fils, d'adresser, dans les *Archives du Christianisme*, un appel aux mères chrétiennes, afin de les engager à élever leurs enfants pour le Seigneur. J'ai joint à ma notice cette lettre, dans l'espoir qu'elle encouragera quelques parents dans les efforts qu'ils font pour donner à leurs enfants une éducation chrétienne.

Si cette notice pouvait contribuer au salut d'un seul jeune homme, je me trouverais heureux d'avoir surmonté la répugnance que j'éprouve à livrer à la publicité des détails qui ne devaient pas dépasser le cercle intime de la famille. Que le Seigneur bénisse la lecture de ces pages pour tous ceux entre les mains de qui elles tomberont.

Le père de FRÉDÉRIC.

RÉCIT

DE LA

MALADIE A LAQUELLE A SUCCOMBÉ MON BIENHEUREUX FILS

FRÉDÉRIC

NÉ LE 31 JUILLET 1842

RECUEILLI AUPRÈS DE SON SAUVEUR LE 14 AOUT 1860



Frédéric se sentit un peu mal à l'aise dans l'après-midi du 21 juillet 1860, mais, peu disposé à occuper les autres de lui, il n'en dit rien, dîna comme d'habitude et se coucha, sans que sa mère ou ses frères se doutassent qu'il n'était pas tout à fait bien. — J'étais absent de chez moi, retenu auprès d'un malade.

Dans la nuit du 21 au 22 juillet, sur les trois heures, Frédéric fut réveillé par une douleur qu'il désigna sous le nom de mal de gorge, mais qui, à en juger par la marche ultérieure de la maladie, siégeait probablement dans la région profonde de l'oreille droite. En même temps, il souffrait de la tête et ne put se rendormir. Dans la matinée, il dit à ses frères qu'il était malade, et sa mère prévenue fit chercher, en mon absence, notre ami le docteur A., qui fit prendre à Frédéric un vomitif. Des vomissements bilieux très abondants eurent lieu.

Lorsque j'arrivai à la maison le même jour, à quatre

heures et demie de l'après-midi, jè trouvai Frédéric couché dans le lit de sa sœur dont la chambre touche à la nôtre, ne souffrant plus de la douleur qui l'avait éveillé la nuit, la tête dégagée, presque sans fièvre, disposé, si je l'avais permis, à se lever et à prendre quelques aliments. Je le maintins au lit et à la diète et lui ôtai un livre de sermons qu'il avait commencé à lire. Le soir il s'endormit paisiblement, et lorsque je le visitai à onze heures, avant de me coucher, je le trouvai sans fièvre; il ne se réveilla pas pendant cet examen. Mais deux heures après, nous étions réveillés par le bruit des efforts qu'il faisait pour vomir. Il était agité, se plaignait de douleurs vives à la tête, avait de fortes nausées et ses efforts pour vomir étaient presque sans résultat. Une heure après, le délire se déclarait, accompagné de beaucoup d'agitation et de paroles incohérentes. Je lui fis une saignée au bras avec beaucoup de peine, à cause de sa résistance; il n'en eut pas conscience. Dès six heures du matin, ses frères W. et C., partaient pour chercher l'un M. Blache, l'autre M. Vigla, auxquels je voulais confier le traitement de cette maladie, dont je ne pouvais méconnaître la violence ni la gravité, sans pouvoir cependant en fixer la nature.

Ma femme partageait mes inquiétudes, et dès cette première nuit (22 au 23), prévoyant la possibilité d'une issue fatale de cette maladie, elle fut angoissée à l'idée que notre enfant pourrait mourir dans cet état de délire et sans que nous fussions positivement assurés qu'il appartenait à Christ.

Frédéric était celui de mes trois fils aînés dont l'avenir

nous préoccupait le plus : d'un esprit léger, porté à la plaisanterie, ayant peu de goût pour les fortes études, quoiqu'il fût très bien doué sous le rapport de l'intelligence, Frédéric, dans ses rapports avec ses frères et sa sœur et souvent avec ses maîtres, montrait un caractère difficile; il se laissait emporter par un premier mouvement de vivacité, mais la bonté de son cœur, qui dominait ses défauts, le ramenait à de meilleurs sentiments; il se reprochait alors ses torts, le faisant voir par ses actes plutôt que par ses paroles, car il était peu disposé à s'avouer coupable et à laisser lire dans son cœur. — Il faisait cependant une exception pour sa mère; sa tendresse pour elle avait crû avec les années; il ne voyait aucune femme au-dessus d'elle, il l'admirait jusque dans sa toilette et dans ses manières, et si parfois il se révoltait contre les remontrances que, dans sa tendresse éclairée, elle ne lui ménageait pas, il en était si malheureux, qu'il ne tardait pas à venir avouer, en pleurant, sa faute et assurer sa mère de sa soumission et de son amour. Souvent, au plus fort de ses vivacités, un regard de celle-ci suffisait pour le faire rentrer en lui-même. — « Maman, pourquoi me regardes-tu? » lui disait-il, et il se calmait. — Dans ces dernières années, son caractère s'était beaucoup amélioré; ses rapports avec ses frères et sa sœur étaient beaucoup plus doux et ses mouvements de vivacité plus rares. Sa tendresse filiale se manifestait par les attentions les plus délicates pour le bien-être de sa mère et pour le mien. Il était, à table, d'une discrétion charmante et se privait volontiers, et sans le faire paraître, de ce qu'il préférait, s'il pouvait

craindre que nous fussions moins bien servis que lui. — Il était devenu beaucoup plus soigneux de sa personne, et avait pris des habitudes d'ordre et de propreté que, dans son enfance, sa mère désespérait de lui donner jamais. Il s'était fait chez lui, dans les deux dernières années de sa vie, un développement physique très remarquable, il était le plus grand et le plus fort de mes fils; c'était un jeune homme d'une constitution vigoureuse, riche d'avenir, qui, par son heureuse et douce physiologie et ses manières bienveillantes, gagnait l'affection de ceux qui le voyaient. Il était resté peu communicatif sur ce qui se passait dans son cœur, même avec ses frères, et lorsqu'ils se réunissaient pour prier ensemble, il laissait toujours la parole à l'un ou l'autre d'entre eux. — Il ne s'était pas prononcé pour une vocation déterminée, et parlait tantôt d'être négociant, tantôt d'être médecin. — Le peu de succès de ses études classiques lui tenait au cœur plus qu'il ne voulait le laisser voir; nous en avons eu la preuve pendant sa dernière maladie : dans son délire, il s'est souvent préoccupé de ses études, de ses travaux de collège; il disait un jour qu'on ne pouvait pas avoir de bonnes places en rhétorique quand on n'avait pas été fort en seconde.

Le grand développement physique qui s'était opéré chez lui, comme l'incertitude où nous étions sur ses sentiments religieux, nous faisait craindre pour ce cher fils l'âge des passions qui approchait. Mais Dieu, à notre insu, avait fait son œuvre en lui et avait mûri pour le ciel ce fruit que nous pouvions croire encore peu avancé. — Trois semaines avant de tomber malade, il

avait entendu un sermon de son oncle H., alors en passage à Paris. — Le sermon roulait sur le péché contre le Saint-Esprit. — Au retour de l'église, il parla, contre son habitude, à sa mère de la vive impression qu'il avait éprouvée; elle pria avec lui, et, en se relevant, Frédéric l'embrassa et lui dit qu'il espérait bien retirer un bon fruit de cette prédication. Il est à présumer qu'en effet ce sermon de son oncle a puissamment contribué à avancer la conversion de notre fils.

Lorsque, dans la nuit du 22 au 23 juillet, éclata le délire, ma femme et moi nous demandâmes à Dieu, non pas la guérison de notre cher malade, mais la précieuse assurance qu'il était au nombre des brebis du bon Berger, laissant à Celui qui est amour le soin de décider ce qui valait mieux pour nous et notre enfant. Cette prière, nous l'avons répétée en voyant le délire et l'agitation continuer pendant les journées et les nuits du 23, du 24 et du 25. Le 25 au soir, M., veillant auprès de Frédéric, ma femme, épuisée de fatigue, avait consenti à se coucher en même temps que moi. Le 26, à six heures du matin, elle était à sa toilette et j'étais encore endormi, lorsque je fus réveillé par une voix forte prononçant une prière dans la chambre de Frédéric. Je crus d'abord qu'un de ses oncles était venu prier auprès de lui; mais en ouvrant la porte, nous fûmes saisis de joie et de gratitude envers Dieu, en reconnaissant que c'était notre fils lui-même qui priait. La nuit avait été très agitée, mais vers le matin, le délire avait diminué. — Ce fut alors que, se croyant à l'église, Frédéric, que nous n'avions jamais entendu prier, fit la prière suivante,

recueillie de souvenir par M., aussi bien que possible :

« Père saint et de miséricorde, nous nous présentons devant toi pour te demander de répandre sur ma mère tes bénédictions les plus précieuses. — Tu sais combien elle est torturée corps et âme, mais surtout dans son âme. — Oh ! daigne, Dieu de bonté, la délivrer par ton amour ; daigne lui donner ton Saint-Esprit et la rendre parfaitement heureuse ici-bas et pour l'éternité. — Bénis tous les nôtres... Bénis tous ceux qui sont ici et ceux qui sont absents, retenus par la maladie ; que pour chacun d'eux, leur maison devienne un lieu de Béthel... Entends-nous, Seigneur, unis-nous à toi par Christ et bénis-nous pour l'amour de Christ. »

A dater de ce moment, les idées de Frédéric devinrent presque entièrement lucides. Sa mère s'approcha de son lit et lui adressa quelques paroles de tendresse et d'exhortation, auxquelles il répondit en disant qu'il voulait prier avec elle, et il fit alors la prière suivante pendant laquelle je pris des notes qui me permettent de la reproduire presque en entier ; il parla avec une effusion de cœur, une abondance d'idées, une facilité d'expression et une richesse de coloris, que l'action de l'Esprit de Dieu peut seule expliquer chez un jeune homme qui n'avait jamais prié à haute voix devant d'autres personnes. — Il m'a été impossible de tout écrire à cause de la rapidité avec laquelle il parlait, mais les fragments suivants sont bien la reproduction exacte de ce qu'il a dit :

« Soutiens ma foi au moment où j'ai un pied sur le bord de cette tombe où je descends un peu tôt, trop tôt peut-être. — Bénis-moi pendant que je vais rejoindre

mon oncle, pendant que je vais rejoindre tant d'autres; que je puisse te glorifier dans la vérité comme tous les M... qui sont morts. — Oh ! que je puisse dire comme l'Apôtre, comme mon oncle : « La mort n'est pas difficile ! » J'ai peur que je ne sois pas bien préparé... Oh ! mon Dieu, que je sois ton enfant soumis... Recueille-moi dans ta gloire; que j'aie un vrai désir d'aller vers toi... Que je ne pense plus à toutes les choses périssables et boueuses de cette terre... Que cette prière soit agréée de toi pour l'amour de ton Fils. Amen.

« Mon cœur, naturellement malin et pervers, a encore un coin par lequel Satan cherche à me retenir. Daigne faire, à cette heure où tout va être manifesté et sanctifié, qu'un petit coin de ce voile, de ce firmament bleu soit soulevé pour moi, donne-moi d'entendre le son des cymbales et des psaltérions qui accompagnent les chants des anges et des saints dans le ciel; que je puisse entendre ces chants, non-seulement spirituellement, mais véritablement... Détache-moi des griffes de Satan, et, malgré sa férocité, donne-moi de pouvoir lui dire : Retirez-vous de moi, Satan !... Et quand je serai retiré vers toi et que je verrai ma pauvre maman ou mon cher papa couchés sur un lit de souffrance, que je puisse élever mes yeux vers toi et te supplier de les bénir et de les recueillir de devant le mal... Si tu ne m'avais pas donné des parents tels que les miens, qui m'ont fait connaître le salut, je pourrais dire en ce moment : Maudit soit mon père et maudite soit ma mère de m'avoir fermé l'accès auprès de mon Sauveur... Oh ! si dans ce moment où je vois la mort avec sa main ridée me saisir, je ne savais pas que

mon Sauveur est avec moi, je serais bien malheureux !... Tu m'as placé dans une position aisée, où j'aurais pu, si mes parents l'avaient permis, me livrer aux plaisirs du monde, mais ils m'en ont gardé. — Les théâtres, les cafés ! Que sont ces plaisirs en face de la tombe ! Grâce à toi de nous avoir préservés de ces tentations et de ces dangers. Amen... »

Dans le cours de cette prière, il s'interrompt et dit : « Peut-être cela vous fatigue-t-il de rester debout, mais j'aime tant à m'entretenir avec mon Dieu. » — En finissant, il dit à sa mère : « J'ai peur que ce ne soit pas du cœur que j'ai prié. »

Dans la matinée, son oncle F. vint le voir ; après l'avoir salué, notre cher malade eut avec lui la conversation suivante :

« Oncle F., ne veux-tu pas rester un peu auprès de moi ? — Mets-toi sur le fauteuil. — Qu'il est difficile de croire qu'il puisse y avoir grâce, au moment de la mort, pour un abominable pécheur qui n'a pas passé un jour sans commettre les plus grands péchés. » — Réponse. « Où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Il n'y a plus de condamnation pour celui qui croit en Jésus-Christ. — Crois-tu en Jésus-Christ ? » — « Oui. »

Un peu plus tard, sa mère s'approche de son lit ; Frédéric s'écrie :

« Oh ! quel bonheur, maman ! — Je n'ai jamais si bien compris le bonheur d'avoir une mère comme la mienne ! C'est maintenant que je le sens. »

MAMAN. « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés...

FRÉDÉRIC. ...Et chargés, et je vous soulagerai... » L'Éternel est compatissant...

Oh ! c'est maintenant, Seigneur, ou jamais que tu vas l'ouvrir... Ouvre-le et que j'entre !... J'ai perdu ma vie et mes jours.

MAMAN. Regarde, non en arrière, mais en avant ; regarde à la grâce de Dieu.

FRÉDÉRIC. Par qui sauras-tu que j'ai la grâce ?

MAMAN. Par Jésus-Christ. — Je suis assurée que si Dieu te prend, il te prendra à lui pour toujours.

FRÉDÉRIC. Oh ! que je voudrais croire plus véritablement à cet amour ! Oh ! que je voudrais haïr plus ce monde terrestre et plein de souillures !

« Garde-moi maintenant, et si tu juges bon de me retirer à toi aujourd'hui, si tu juges bon d'envoyer le messager de la mort frapper à la porte, que je lui ouvre et que je lui dise : Entre pour l'amour de Jésus. Amen ! »

Pendant le reste de cette journée, et pendant celles des 27 et 28, Frédéric eut des intervalles de lucidité d'esprit plus ou moins longs, pendant lesquels il manifesta encore clairement sa foi en son Sauveur. — Dans la matinée du 28, sa mère étant entrée dans sa chambre, il lui demanda de prier ; puis il lui dit : « Je vais prier avec toi. » Voici ce que sa mère a pu se rappeler de cette prière qui a réjoui son cœur :

« O Seigneur Jésus ! entends cette chère voix (celle de sa mère), entends ma voix qui s'élève de ce lit de misère et de péché. Mais que te dirais-je ? Je n'ose pas m'approcher de toi à cause de mes péchés. — Mais tu l'as dit, Seigneur, que celui qui croit au Fils de Dieu a

la vie éternelle. — Oh ! donne-moi de croire et remplis mon cœur de toi, et mes heures de la lecture de ta Parole. — Comment se fait-il que tant de chrétiens, pendant leurs maladies, savent tellement remplir leur temps de toi, qu'ils ne trouvent pas le temps long, tandis que moi je le trouve si long ! Oh ! c'est que je ne suis pas chrétien. — Donne-moi toi-même un cœur pour t'aimer, pour l'amour de notre bien-aimé et tant désirable Sauveur Jésus-Christ. Amen... »

Sa mère lui demandant s'il sentait Jésus près de lui : « Oh oui ! je le sens, dit-il. — Oh ! maman, ton cher regard qui me disait toujours : Résiste ! lorsque j'étais petit. Oh ! que je voudrais être ce que tu avais voulu ! »

Pendant les jours qui suivirent, et lorsque le délire l'empêchait de communiquer avec nous, nous l'avons souvent entendu prier sans qu'il fût possible de comprendre ce qu'il disait ; la veille même de sa mort, j'ai pu saisir dans une prière les mots : Sauveur, pardon et Amen. Souvent il nous a paru que la citation d'un passage calmait momentanément son agitation.

Les prières et les conversations que je viens de rapporter ne permettent pas de douter que Frédéric n'eût le sentiment de la gravité de son état. Dès le premier jour, lorsqu'il ne paraissait encore que légèrement indisposé, il demanda à A... s'il croyait la guérison possible. Sa tendresse pour sa mère semblait avoir redoublé pendant sa maladie ; il paraissait avoir conscience, même dans son délire, du devouement de sa mère, qui, malgré sa faiblesse physique, a pu, pendant trois semaines, le soigner toute la journée et le veiller toutes les deux nuits.

Encore ne prenait-elle, pendant les nuits où je la forçais de se coucher, qu'un repos de quelques heures, souvent même interrompu. Pendant les trois derniers jours, elle est restée debout, jour et nuit, sans vouloir accepter l'assistance d'une garde. La première prière que Frédéric prononça était pour elle, et prouvait qu'il comprenait ses souffrances et ses fatigues. Même dans le délire, il craignait de la voir se fatiguer pour lui; quoiqu'il souffrît de la soif, il s'opposa plusieurs fois à ce qu'elle se levât pour lui donner à boire. Son frère lui ayant demandé un jour s'il souffrait, il dit : « Je ne souffre pas autant que maman, et elle est toujours debout. » — Une autre fois, sa mère venait de lui donner du lait : « Aimes-tu ton lait? lui dit-elle. » — « Oui. » — « Et ton lit? » — « Oui. » — « Mais tu ne l'aimais pas hier? » — « Alors j'étais bien ingrat; il est beaucoup trop bon pour moi. » — « Et ta maman, l'aimes-tu? » — « *Most precious of all* (1), » lui répondit-il en la regardant avec tendresse et en embrassant sa main.

La maladie à laquelle a succombé Frédéric a présenté des phénomènes insolites : ce délire survenant presque au début et sans fièvre intense, éloignait l'idée soit d'une méningite, soit d'une fièvre typhoïde. Le malade accusa presque dès l'origine des douleurs vives à la nuque et le long du dos, mais surtout au côté droit du cou, près de la mâchoire. Un oreillon qui parut à droite le troisième jour, en même temps que les symptômes cérébraux diminuaient, parut donner la clef du problème et

(1) Plus précieuse que tout au monde.

nous permit d'espérer une terminaison favorable. Mais trente-six heures après, cet oreillon disparaissait de lui-même et les accidents cérébraux reprenaient le dessus pour ne plus cesser jusqu'à la fin de la maladie. Quatre jours avant la mort, les symptômes s'étaient amendés au point que M. Vigla, qui se trouvait seul chargé du traitement, par suite du départ de M. Blache pour l'Angleterre, croyait que le malade allait entrer en convalescence et permettait d'ajouter aux potages qu'il avait pris jusqu'alors, un peu de légumes. Quelques heures après, et sans que Frédéric eût profité de la permission du médecin, survinrent de nouveaux accidents cérébraux indiquant un épanchement séreux à la base du cerveau et ôtant tout espoir de guérison. L'agonie dura depuis le samedi soir 11 août, jusqu'au mardi matin 14 août à 10 heures. La fin paraissait tellement prochaine le samedi soir, que mon frère H. ne voulut pas nous quitter et veilla cette nuit avec nous. Et cependant la lutte devait se prolonger encore pendant deux jours et deux nuits ! Le mardi, à 5 heures du matin, aidé d'A., je le changeai de linge et de lit sans qu'il en parût fatigué ; au contraire, la vie sembla se ranimer en lui ; il but du vin et du bouillon, ce qu'il n'avait pu faire pendant la nuit ; il donna même à sa mère quelques signes de tendresse, au point que celle-ci ne put s'empêcher de reprendre quelque espérance. Mais à 10 heures sa respiration s'embarraça tout à coup, et, après de légers efforts de déglutition, il leva ses deux bras, qui depuis longtemps étaient immobiles, vers le ciel, comme pour nous montrer le chemin que prenait son âme, et laissa retomber ses

mains croisées sur sa poitrine, en exhalant son dernier soupir, paisiblement et sans la moindre convulsion.

En repassant dans mon esprit les diverses phases de la maladie de Frédéric, j'arrive à cette conclusion que, si on voulait donner un nom à ces désordres si variés et si obscurs, on pourrait les désigner sous le titre d'*oreillon ataxique*. Les complications qui ont amené la mort, ont eu lieu surtout du côté du cerveau et de la moëlle épinière. Ce qui prouverait, au besoin, la profonde perturbation de toute la constitution et des forces vitales, c'est, d'une part, l'extrême amaigrissement survenu dans ces trois semaines, quoique le malade n'eût pas été mis à une diète complète, d'autre part, la croissance très notable du corps dans ce court espace de temps. Frédéric qui, avant sa maladie, était de taille moyenne, mesurait 1 mètre 85 centimètres à sa mort.

W. et C., qui ont soigné leur frère avec nous, ont gagné de lui les oreillons, mais, grâce à Dieu, la maladie chez eux a eu son caractère benin ordinaire; W. ne s'est pas alité et C. n'a gardé le lit que deux jours.

En terminant ce récit, je me sens pressé de rendre grâces à Dieu de ce qu'il nous a visiblement exaucés en nous donnant l'assurance que notre bien-aimé fils se reposait uniquement sur Jésus-Christ; de ce qu'il a permis que, dans une maladie amenant habituellement un délire continu, il y ait eu un intervalle de lucidité d'esprit pendant lequel notre enfant a pu manifester sa foi et son amour pour son Sauveur; de ce qu'enfin cette manifestation a eu lieu presque au début de la maladie, de sorte que nous avons pu accepter en paix le déve-

loppement des symptômes de plus en plus graves qui nous faisaient entrevoir que la volonté du Seigneur était de rappeler à lui notre bienheureux Frédéric.

Nous avons pu comprendre, avec saint Paul, que la mort n'avait plus d'aiguillon et qu'il pouvait y avoir de la douceur même dans la perte d'un fils tendrement aimé.

Je désire que ce récit soit conservé dans les archives de ma famille, et qu'il serve à rappeler à mes fils et à ma fille, ainsi qu'à tous les jeunes gens de ma famille, la mémoire de Frédéric, afin que sa mort soit en bénédiction pour eux.

25 août 1860.

X.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

Il s'en alla donc, publiant par toute la
ville tout ce que Jésus avait fait pour lui.
(Luc VIII, 39.)

Chères sœurs en Christ,

En lisant ces paroles, je me suis sentie pressée de vous parler, moi aussi, de ce que le Seigneur a fait pour moi, de la grande grâce qu'il m'a accordée, de la manière si frappante dont il m'a témoigné son amour. J'ai éprouvé en même temps le besoin d'adresser quelques paroles d'encouragement à celles d'entre vous qui vous sentez peut-être souvent découragées en face de la tâche si belle et si sérieuse, que le Seigneur vous a confiée. Je viens de perdre, après trois semaines de maladie, un de mes fils, un jeune homme de dix-huit ans, qui, la veille du jour où il fut couché sur son lit de maladie et de mort, était plein de force, de santé et d'avenir. Quelques heures après le début de sa maladie, il fut pris de délire. Quoique sa conduite eût été toujours morale, je n'avais pas la certitude qu'il avait donné son cœur à Christ, et je fus bien angoissée à l'idée que mon fils pourrait mourir sans que cette affreuse incertitude fût dissipée. Mais le Seigneur eut pitié de mon mari et de moi; il a momentanément arrêté le cours habituel de cette cruelle maladie; il a donné à notre cher en-

fant, pendant trois jours, de longs intervalles de lucidité d'esprit et de calme, durant lesquels nous avons reçu l'assurance qu'il était à Christ, que, se sentant condamné pour ses péchés, il se reposait uniquement sur son Sauveur pour le salut de son âme.

Si le Seigneur ne m'avait pas accordé cette grâce, si le délire avait persisté jusqu'à la fin, ma douleur aurait été bien plus profonde, elle n'aurait pas été aussi calme, et, je puis le dire, à la gloire de Dieu, aussi douce qu'elle l'est; je n'aurais pas connu par expérience que les larmes de la reconnaissance peuvent se mêler aux larmes de l'angoisse, et que, tout en ayant le cœur navré et brisé, on peut rendre avec joie un fils bien-aimé à Celui qui vous l'avait prêté pour un temps.

Comment n'aurais-je pas été en paix, lorsque j'avais pu entendre mon fils, dans le sentiment de sa fin prochaine, s'écrier dans le cours d'une prière : « Oh ! si dans ce moment où je vois la mort avec sa main ridée me saisir, je ne savais pas que mon Sauveur est avec moi, je serais bien malheureux ! »

Mais, chères sœurs, ce n'est pas de lui, c'est à vous que je voudrais parler; à vous, chère sœur, qui que vous soyez, qui ne voyez pas chez votre enfant tout le fruit de l'éducation que vous lui avez donnée; à vous, qui craignez que votre enfant n'ait pas donné son cœur au Seigneur; à vous, qui vous reprochez peut-être de n'avoir pas assez fait pour lui. — Oh ! je connais tout ce que vous pouvez éprouver ! Combien de fois j'ai été découragée pour ce cher fils, qui est maintenant auprès de Jésus ! Combien de fois j'ai accusé mes infidélités, mes lan-

guez spirituelles, mon exemple, d'être la cause de son peu de progrès! Chère sœur! tout en sentant nos misères, il ne faut pas nous laisser détourner par elles de l'œuvre que Dieu nous a donnée à faire; qu'elles nous excitent, au contraire, à plus de vigilance, à plus de prières secrètes. Puis, disons-nous que le Seigneur peut faire son œuvre sans nous. Semons avec persévérance, avec fidélité, les germes de la foi personnelle, pratique, dans le cœur de nos enfants; efforçons-nous de leur montrer par notre exemple, plus encore que par nos paroles, ce que doit être un chrétien, un enfant de Dieu dans la vie active; mais laissons à Dieu le soin de développer ces germes quand et comme il le voudra. Lui seul donne l'accroissement. Ah! je sais qu'il est difficile d'attendre le Seigneur, surtout quand il s'agit d'un enfant tendrement aimé, cette partie de nous-mêmes! Nous voudrions avoir l'assurance qu'il est à son Sauveur dès son enfance. Mais apprenez ce que le Seigneur peut faire par ce qu'il a fait pour mon cher fils, par cette œuvre magnifique et miséricordieuse de grâce, qu'il avait opérée à mon insu, et qu'il a manifestée en lui à la dernière heure, malgré les infidélités, les faiblesses et les péchés de celle qui avait été placée auprès de lui pour guider ses jeunes pas. Oui! Seigneur! à moi la confusion de face! à toi la louange, la gloire et l'adoration!

En terminant, permettez-moi de m'adresser plus particulièrement à vous, chères sœurs, qui tout en désirant voir chez vos enfants quelque piété, ne sentez pas que la piété est la seule chose nécessaire, à vous, à qui

la religion semble un élément de bonheur, mais non le bonheur même. Peut-être serez-vous appelées, ce qu'à Dieu ne plaise, à la même épreuve que moi; si, alors, vous voulez trouver des consolations et des forces auprès du lit de votre enfant mourant, si vous ne voulez pas vous préparer des regrets déchirants, si vous ne voulez pas connaître l'amère douleur d'être séparées de votre enfant sans avoir la bienheureuse assurance que, tandis que finit sa vie ici-bas, commence pour lui une éternelle félicité dans le ciel, oh! ne négligez rien pendant qu'ils sont encore en santé, pour amener vos enfants à Christ! Que leur âme vous occupe avant leur corps, leur intelligence, leur bien-être en ce monde; faites tout ce qui dépend de vous, priez avec eux, priez surtout pour eux, et puis reposez-vous sur Jésus pour faire germer le bon grain que vous aurez semé!